

Dictée du lundi 4 janvier 2016 : lettre de J J Rousseau

1. L'auteur : (1712-1778)

La vie de Rousseau nous est connue, notamment grâce à une abondante œuvre autobiographique, dont l'ouvrage le plus célèbre reste *les Confessions*. Commencées en 1764, elles ont pour ambition de donner une image vraie de leur auteur, et par là de le défendre contre des accusateurs qu'il voit toujours plus nombreux. Avant de revenir sur les enjeux de cette entreprise "qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur" selon Rousseau, observons le parcours biographique qu'elle retrace.

On peut distinguer dans *les Confessions* quatre périodes séparées par des ruptures marquées :

1712-1728 : livre I. C'est la période de l'enfance heureuse et des premières déceptions.

Rousseau naît le **28 juin 1712 à Genève**, république calviniste. "Ma naissance fut le premier de mes malheurs", dit-il : sa mère meurt en lui donnant le jour. Le petit Jean-Jacques est successivement confié par son père, modeste horloger, à son oncle, au pasteur Lambercier, à un greffier que ne satisfait pas le jeune apprenti, et à un graveur brutal et injuste. Rousseau a vécu cette période comme une dégradation progressive, au cours de laquelle son innocence et sa pureté originelles sont mises à mal. L'enfant sensible et aimant apprend, à force de mauvais traitements, à se révolter, à mentir et à voler. Cette période s'achève brutalement par la fuite de Genève le 14 mars 1728. (*le ruban volé*)

Les années **1728-1749** (des livres II à VII inclus) constituent une période de formation et de gestation pour Rousseau. De 16 à 37 ans. Seul et sans ressources après sa fuite, il est recueilli par Madame de Warrens, qui l'envoie à Turin se convertir au catholicisme et se faire baptiser. Cette conversion, sur laquelle il reviendra par la suite, est vécue par Rousseau comme un traumatisme, et le portrait des catéchumènes et de leur entourage n'est guère flatteur pour

la religion dominante. Après quelques péripéties, il reste au service de Madame de Warrens, qui devient sa protectrice et se charge de son instruction, bien négligée jusqu'à ce moment. "Petit" et "Maman", comme ils se nomment affectueusement l'un l'autre, vivent alors des moments idylliques aux Charmettes. Cependant la maladie oblige Rousseau à s'éloigner, et le goût des voyages qui le tient depuis toujours lui fait prolonger l'aventure.

À son retour auprès de Madame de Warrens, il se rend compte avec la plus grande amertume qu'il a été détrôné dans le cœur de son idole. Il quitte alors sa protectrice. Sa passion pour la musique lui fait concevoir un système de notation entièrement nouveau, qui pourtant ne reçoit pas le soutien de l'Académie des sciences. Après un début de carrière diplomatique peu en accord avec son caractère, Rousseau se met en ménage avec *Thérèse Levasseur*, modeste servante d'auberge, rencontrée en 1745. Les cinq enfants qu'elle lui donne sont confiés aux *Enfants-Trouvés*, l'Assistance publique de l'époque. L'auteur de *l'Emile* allèguera plus tard l'impossibilité où il se trouvait alors de les élever correctement, mais cette série d'abandon fournira des armes acérées à ses ennemis, pour qui un bon pédagogue doit être aussi un père exemplaire.

À cette époque, Rousseau se lie au milieu des philosophes et collabore à l'**Encyclopédie** par des articles consacrés à la musique. Il apporte son soutien à **Diderot**, emprisonné à la suite de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* en 1749. Sur le chemin qui mène à la prison de son ami, se produit "l'illumination de Vincennes", qui va décider de ses œuvres majeures, de l'orientation de sa pensée et de son originalité. C'est à ce moment précis qu'il conçoit en effet l'idée du *Discours sur les sciences et les arts*, qui lui vaut le premier prix d'un concours proposé par l'académie de Dijon : "Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs." (texte joint Rousseau-Voltaire)

1749-1762 : des livres VIII à XI. Connu comme penseur et non comme musicien, Rousseau compose ses œuvres majeures. Cette période s'ouvre sur la

"querelle des bouffons", qui oppose les partisans de la musique française et italienne, et qui se ferme sur la condamnation de l'*Emile*.

Son premier discours propose la thèse selon laquelle **l'homme est bon par nature ; c'est la société qui, en l'éloignant de ses vertus primitives, le corrompt et le dénature**. Le progrès, tant vanté par les penseurs de son époque, est selon lui un mirage qui apporte plus de maux que de bienfaits. **Voltaire** couvre alors Rousseau de sarcasmes, et affecte de voir en lui un rétrograde dont les pensées lui donnent envie "*de marcher à quatre pattes*". Le discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes confirme les thèses de l'un et la désapprobation de l'autre. En 1758, Rousseau se brouille avec d'**Alembert** à propos de l'article "Genève" de l'Encyclopédie, auquel il répond par la Lettre à d'Alembert sur les spectacles : au centre de cette brouille, la condamnation par Rousseau du théâtre, et le soutien qu'il apporte aux autorités de Genève qui interdisent ce type de spectacles dans leur ville. Rousseau est de plus en plus seul et contesté, même Diderot l'abandonne. En 1761, son roman, *La Nouvelle Héloïse*, remporte un grand succès auprès du public, mais reçoit la condamnation des autorités genevoises. *Le Contrat Social* et *l'Emile* sont eux interdits par le Parlement de Paris en 1762. Menacé, Rousseau doit fuir et se réfugie à Môtiers.

1762-1778 : les dernières années, marquées par la solitude et l'isolement. Rousseau se sent persécuté, par le "complot" qu'il croit être fomenté contre lui à l'instigation de Grimm, Voltaire et d'Holbach. Il faut dire, pour justifier au moins en partie cette paranoïa, que les attaques contre lui se multiplient de tous côtés avec une violence déconcertante. Par exemple, ses concitoyens, auprès desquels il pensait trouver refuge, brûlent publiquement ses livres. En 1764, un violent pamphlet de Voltaire, "le sentiment des citoyens", attise contre lui la vindicte populaire, et sa maison de Môtiers est lapidée. Cette époque est celle de l'autobiographie : Les *Confessions* (commencées en 66), les *Dialogues* (1772-75, justification agressive), et enfin les *Rêveries du promeneur solitaire* (commencées en 76). Seul et malade, revenu à Paris, Rousseau entreprend de se

raconter et de se justifier. Il trouve quelque consolation dans la rêverie et dans l'herborisation. Il meurt le 2 juillet 1778, laissant sa dernière œuvre inachevée.

Il est inhumé au Panthéon le 11 octobre 1794 - sur décision de la Convention et demande de Thérèse Rousseau.

Lettre de J J Rousseau à son père (Neuchâtel, été 1731)

Mon cher père,

Malgré les tristes assurances que vous m'avez **données** que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous comme au meilleur de tous les pères, et **quels que** soient les justes sujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux et repentant les efface dans votre cœur, et la douleur vive et sincère que je ressens d'avoir si mal **usé** de votre tendresse paternelle me **remet** dans les droits que le sang me donne auprès de vous ; vous êtes toujours mon cher père et quand je ne ressent**irais** que le seul poids de mes fautes, je suis assez puni dès que je suis criminel.

Mais, hélas ! il est bien encore d'autres motifs qui feraient changer votre colère en une **compassion** légitime, si vous en étiez pleinement instruit ; les infortunes qui m'**accablent** depuis longtemps n'expient que trop les crimes dont je me sens coupable, et s'il est vrai que les fautes sont énormes, la pénitence les surpasse encore.

Triste sort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume et de n'oser même **exhaler** sa douleur par quelques soupirs, triste sort que d'être abandonné d'un père dont on aurait pu faire les délices et la consolation, mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais ingrat et malheureux en même temps et d'être obligé de traîner par toute la terre sa misère et ses **remords**. Vos yeux se charg**eraient** de larmes si vous connaissiez à fond ma véritable situation, l'indignation ferait bientôt place à la pitié, et vous ne pourriez vous empêcher de ressentir **quelque peine** des malheurs dont je me vois accablé.

Je n'**aurais** osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avais été forcé par une nécessité indispensable. J'ai longtemps balancé dans la crainte de vous offenser encore **davantage** ; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve, j'aurais été doublement coupable si je n'avais fait tous mes efforts pour obtenir de vous des

secours qui me sont absolument nécessaires. **Quoi que j'aie** à craindre de votre refus, je ne m'en flatte pas moins de **quelque** espérance ; je n'ai point oublié que vous êtes bon père, et je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux, indépendamment des lois du sang et de la nature qui ne s'effacent jamais dans les grandes âmes. Enfin, mon cher père, il faut vous l'avouer, je suis à Neuchâtel dans une misère où mon imprudence a donné lieu ; comme je n'avais point de **talent** que la musique qui **pût** me tirer d'affaire, je crus que je ferais bien de la mettre en usage si je le pouvais ; et voyant bien que je n'en savais pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne où j'ai enseigné pendant **quelques** mois, d'où étant venu à Neuchâtel, je me vis dans peu de temps, par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'**acquitter** quelques dettes que j'avais à Lausanne ; mais étant sorti d'ici un peu inconsidérément après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien le permettre, je suis revenu, mais le chagrin que je puis dire sans vanité que mes écolières conçurent de mon départ a bien été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer, de façon que, privé de secours nécessaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur. . .

.....
C'est à de pareils bienfaits que le Ciel réserve ses récompenses. Que ferais-je si vous me refusiez ? De quelle confusion ne serais-je pas couvert ? Faudra-t-il, après avoir si longtemps vécu sans reproche, malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité ? Non, mon cher père, j'en suis [sûr], vous ne le permettrez pas. Ne craignez point que je vous fasse jamais une semblable prière ; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment vivre sans le secours d'autrui ; je sens combien il pèse d'avoir obligation aux étrangers et je me vois en état, après des soins continuels, de subsister par moi-même ; je ne ramperai plus et ce métier est indigne de moi. Si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté qu'un esclavage brillant. Mes souhaits vont être accomplis et j'espère que je vais bientôt jouir d'un sort doux et tranquille sans dépendre que de moi-même et d'un père dont je veux toujours respecter et suivre les ordres. Pour me voir en cet état, il ne me manque que d'être hors d'ici où je me suis témérairement engagé ; j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entière confiance.

Honorez-moi, mon cher père, d'une réponse de votre main, ce sera la première lettre que j'aurai reçue de vous dès ma sortie de Genève, accordez-moi le plaisir de baiser au moins ces chers caractères. Faites-moi la grâce de vous hâter, car je suis dans une crise très pressante. Mon adresse est ici jointe, vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé ; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre ni de la montrer à personne qu'à ma chère mère que j'assure de mes très humbles respects et que je supplie les larmes aux yeux de vouloir bien me pardonner mes fautes et me rendre sa chère tendresse. Pour vous, mon cher père, je n'aurai jamais de repos que je n'aie mérité le retour de la vôtre, et je me flatte que le jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour, mon cher père, votre très humble et très obéissant serviteur et fils.

Rappels :

- Quelque, quel que
- Quoi que, quoique

L'auteur :

Sa jeunesse

Orphelin de mère, Jean-Jacques Rousseau fut élevé à Genève par une tante qui lui laissa de «fortes impressions» et qui lui donna le goût de la musique.

Le père est un personnage fantasque, horloger, maître à danser et grand liseur de romans. À Bossey, au pied du Salève, où il fut mis en pension avec son cousin, chez un pasteur, l'enfant fut heureux - jusqu'au jour où une punition imméritée (***) lui découvre l'injustice : « Nous restâmes à Bossey quelques mois.

Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme dans le Paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir... » (*Confessions*, livre I). Avant qu'il eût treize ans, on fit de lui un apprenti-graveur, et il passa trois années mauvaises sous un maître difficile. Enfin, le 14 mars 1728, un dimanche soir, à son retour de promenade, Rousseau, trouvant fermées les portes de la ville, décide de quitter Genève.

Alors commence une adolescence semi-vagabonde, dans une Savoie sarde, adolescence qui se prolongera longtemps. À Annecy, un jour de Pâques fleuries, Jean-Jacques fait la connaissance de Mme de Warens: « Un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur » (*Confessions*, livre II

On l'envoie à Turin s'instruire dans la religion catholique Le voici laquais jalouxé par ses compagnons, impatient, mécontent de lui-même. Il retrace les Alpes : de 1729 à 1740, la maison de sa protectrice, à Annecy puis à Cbambéry, sera pour lui un havre de grâce.

Tour à tour séminariste, pensionnaire à la maîtrise de la Cathédrale d'Annecy, plus tard employé au cadastre de Savoie, maître de musique (sachant peu de musique), interprète au service d'un faux archimandrite quêtant pour le rétablissement du Saint-Sépulcre, il ne s'éloigne guère de Mme de Warens qu'avec le désir de la rejoindre, ou parce qu'il sait qu'elle l'accueillera toujours. Dans une lettre de 1735, il supplie son père d'agréer qu'il passe auprès d'elle « le reste de ses jours »

S'il n'envisage qu'une vie brève, c'est que sa santé lui cause déjà de fréquentes alarmes, comme l'inquiète le personnage d'amant que Mme de Warens a choisi pour lui contre son gré afin de parfaire, pense-t-elle, son éducation virile. En 1735 ou en 1736, se place le premier séjour aux Charmettes, qui sera suivi de plusieurs autres

Retraite d'amour perdue ? Elle le fut fort peu de temps, « Maman » s'étant trouvé un autre « protégé », le maître valet Wintzenried (1737). Les Charmettes sont bien plutôt le lieu de la première expérience de la vie intérieure, des longs loisirs coupés par les travaux aimables et par de grandes lectures, des rêveries dans la nature, d'un bonheur qui s'illuminera peu à peu

dans la mémoire ; mais c'est aussi le lieu des regrets : « Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étais l'âme »
(Confessions, livre VI). Nouvelle chute dans la mélancolie, nouvel exil : à vingt-neuf ans, Jean-Jacques part pour Lyon en qualité de précepteur chez Mme de Mably.

Rousseau - Voltaire :

En 1755, Rousseau participe à nouveau au concours de l'Académie de Dijon pour répondre, cette fois, à une question plus politique ("Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ?") et envoie son discours à Voltaire. Celui-ci lui répond, sur le ton que nous apprécierons, songeant d'ailleurs plus à réfuter les arguments du premier Discours. La réponse de Rousseau, témoignage évident de l'admiration qu'il ressent pour le grand homme, ouvre néanmoins les hostilités.

Mme de Mably.



LETTRE A ROUSSEAU

30 août 1755

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, et je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris, secondement, parce que la guerre est



RÉPONSE [A VOLTAIRE]

10 septembre 1755

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'il auront profité des instructions que vous pouvez leur donner [...]

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour serait un miracle, si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire et qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de tenir

portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées* et même de *jansénistes*. [...]

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépius, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P.

sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants ni les poètes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains : mais sans le poison lent et secret qui corrompait peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé ou n'eussent point écrit.[...] Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi si j'avais suivi ma première vocation et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort.[...]

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce

Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie ; comme il faut aimer l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus grande estime, etc.

que nous croyons savoir. Or quel plus plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la Terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. [...]

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents.[...]

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches, et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.